

**François Garcia**

## **Une approche confidentielle**

Au début, il y a une représentation, je vois la scène, le décor, simultanément j'entends les voix des personnages, description et écoute étroitement mêlés.

C'est la transcription de cette scène qu'exige l'écriture, la reconstitution de ce qui fut au départ une mémoire, la mienne, mais pas toujours, une autre aussi que je me suis appropriée, récits, documents, témoignages, la mémoire de ce qui exista ou ne fut jamais, ce qui fut peut-être un instant dans un présent fini, une réalité qu'il s'agit de décaler dans la fiction, la nécessaire translation afin de retrouver une vérité au-delà d'elle.

Pour évoquer une scène médicale, plus encore, cette translation s'avère impérative. Ce qui fut vécu dans le cadre de cette pratique n'appartient qu'au patient et à son thérapeute. Aussi, afin de témoigner sans que le lecteur soit mis dans la position du voyeur, sans inonder le propos de fausse compassion, facile à susciter dans ce domaine (la scène du petit Clovis qui décède d'une leucémie dans *Le remplacement* nécessita à cet égard un luxe de précautions), il faut être au plus près de l'émotion, celle éprouvée par les personnages mais dépouillée de tout pathos.

En outre, à l'écueil de l'Histoire, du militantisme, du social, qui peuvent être trop présents dans une fiction et faire manquer l'objectif, viendra s'ajouter cette difficulté propre au secret de la consultation, à ce secret dévoilé dans le cadre d'une vérité qui serait caricaturée, d'une dramaturgie faussée par trop d'emphase ou de simplicité affectée. Bien souvent cet univers-là impose de s'accorder à la note juste de sentiments modestes.

Une véritable empathie doit être transmise par celui qui écrit et qui est par ailleurs médecin, insufflée au narrateur afin qu'il puisse toucher le lecteur. Il doit accompagner ce dernier dans l'intimité de la scène, le guider, qu'elle soit tragique ou burlesque, avec un doigté tel que celui-ci ne se sente point un intrus mais puisse s'approcher suffisamment, qu'il soit immergé dans ce moment si particulier. Grâce à une forme, une distance bien évaluées, le narrateur dans un tel épisode doit donner à voir au lecteur sans que celui-ci se retrouve en position inappropriée mais à l'inverse au cœur d'une telle scène.

Ainsi peut-on établir une analogie entre la relation auteur-lecteur et celle du médecin avec son patient, recouvrant un vaste champ de réception, d'écoute, d'observation qui permet d'intégrer, en toute humilité, sans jugement et encore moins de préjugé, les données d'une approche confidentielle dans ses multiples reflets, ses nuances, qu'elle soit émotionnelle ou plongée dans la réalité concrète de l'instant.

À cela doivent s'associer une connaissance de ces territoires ou, pour s'y aventurer, une compétence nécessaire, riche d'une mémoire, d'un savoir, « *avancer sur la route*

*héritée* » proposait Gombrowicz, ce que rappelle Kundera. Ici, déjà, se rejoignent les propositions de la médecine et de la littérature.

Enfin, dans ces conditions, le médecin, dans sa réponse thérapeutique (le geste et le verbe) et l'auteur, qui découvre, en même temps qu'il le révèle, un réel recréé par ses soins, issu de son expérience, restituent l'un au patient, l'autre au lecteur, ce qu'ils avaient en premier lieu eu le privilège de recevoir.



### **Le remplacement**

(Verdier, 2015)

Une pluie fine tombait sur l'allée de gravillons, le coq se cachait, le chien s'est tu, et la grand-mère m'a regardé venir de loin parce qu'elle savait ce que j'allais dire et qu'elle n'en voulait pas, tout en elle, son corps, son esprit tendus rejetait à l'avance les mots que j'allais prononcer. Elle m'a écouté immobile, à l'affût, puis elle a soupiré et tremblé à la fois, m'a fait signe d'entrer, comment va-t-il ce matin ? il a saigné du nez et même des gencives, il ne mange plus rien. J'ai examiné le petit Clovis dont le regard se durcissait à l'épreuve de celui des adultes, perdu au lieu d'être serein, trop sévère pour lui rendre de l'insouciance, tu as toujours mal à la gorge ! montre-moi ! il s'est exécuté sans rechigner, on le sentait faible, vaincu presque, mais il a rassemblé ses dernières forces et m'a demandé, vous croyez que je pourrais aller à l'école pour le Carnaval ? ses yeux s'étaient allumés un instant, c'est quoi cette histoire ? raconte-moi ! mais il était las, la semaine prochaine, ceux de sa classe doivent se déguiser et faire une fête pour le Mardi-Gras, a repris la grand-mère, depuis tantôt il ne parle que de ça, elle l'a observé, quand il parle, bien sûr ! C'était ça qui le taraudait, Clovis, il voulait bien être malade, en assumer la peine, avaler les potions, mais il voulait revenir à l'école pour partager la fête avec ceux de son âge, les autres soucis, même mes siens, c'étaient ceux d'adultes comme nous, lui, il voulait jouer et rire, des habits et des lumières, et moi, j'allais lui proposer l'hôpital, les soins, les murs gris, la douleur, je ne peux pas te le promettre, il faut qu'on te soigne pour le moment, tu comprends ? il comprenait si bien Clovis qu'il ne désirait pas entendre ce que je lui demandais, franchir un cap, je n'ai surtout pas prononcé le mot raisonnable, sois raisonnable, Clovis ! mais il lui faudrait à son tour mûrir, devenir un peu plus adulte afin de supporter ce qu'un enfant n'aurait pas dû connaître, maintenant il y avait de la tristesse dans ses yeux et je l'ai trouvé plus pâle encore, dans sa tête enfiévrée, chaude et bourrelée de délires, une sacrée farandole devait le faire rêver et, par la mauvais grâce de ma décision, la voilà qui filait, qui s'échappait.

J'avais tout organisé, l'ambulance, la chambre dans le service de médecine, quand tu seras là-bas, je viendrai te voir, d'accord ? c'était un peu court comme promesse, j'aurais tant voulu lui offrir un plaisir, même léger, autre chose que de la contrainte, dis-moi, il y a des illustrés que tu aimes ? c'était difficile, je ne trouvais pas, les grands-parents regardaient le sol, pétrifiés, lui, Clovis, ça le laissait indifférent ma visite à l'hôpital, je lui parlais d'un monde étranger et opaque où rien, lui semblait-il, n'aurait dû le convoquer.

François Garcia est né en 1951 à Bordeaux. Apprenti torero dans sa jeunesse, médecin généraliste. Vit et exerce à Bordeaux. A publié plusieurs romans : *Jours de marché* (Liana Levi, 2005), *Bleu ciel et or, cravate noire* (Verdier, 2009), *Federico ! Federico !* (Verdier, 2012), *Le remplacement* (Verdier, 2015).